

JUSTINE À FLEUR DE LOIRE

Magali Todeschini

Magali Todeschini

Justine à fleur de Loire

© Magali Todeschini, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6873-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



Toutes ressemblances avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, des noms de firmes, des situations existant ou ayant existé, ne saurait être que le fait du hasard.

AVANT PROPOS

Il est de ces hameaux qui se meurent par milliers dans notre beau pays, ayant souffert de cette grande vague de désertification d'après-guerre, poussant les jeunes gens des campagnes vers les grandes villes anonymes aux néons pâles et aux couleurs blafardes, en leur faisant miroiter des avenir prometteurs qui se sont finalement révélés des vies fantomatiques pour la plupart d'entre eux.

Il est de ces campagnards par milliers qui continuent à faire vivre leurs hameaux avec courage, amour et dignité, bien souvent avec des moyens dérisoires, dans la méconnaissance de leurs droits et dans le plus grand déni des puissants de ce monde glacial et métallique.

Il est de ces jeunes gens, filles et garçons, vagabonds dès la sortie de l'enfance, qui deviendraient la moelle et le sang coulant dans les artères de ces vieilles ruelles silencieuses et torturées par les affres du temps.

La confrontation entre cette jeunesse démunie et ces masures délabrées aboutirait alors à une formidable renaissance nationale. La reconstruction en profondeur d'un pays qui sombre dans la mélancolie la plus noire deviendrait un aboutissement formidable dans des dizaines de régions, qui offrent un potentiel architectural et naturel exceptionnels.

Cette histoire pourrait être celle de ces milliers de hameaux où les habitants, quoi que parfois peu instruits ou mal informés, font ce qu'ils peuvent pour survivre et s'entraider afin de ne pas sombrer dans l'indifférence générale. Qu'il leur soit rendu à tous un fervent hommage à travers ce roman.

Première partie
LE POINT DU JOUR

Chapitre I

LE RETOUR

Justine ouvrit les yeux lorsque le train entra en gare. Elle n'avait pas dormi durant le voyage qui la ramenait dans son hameau natal après trente ans d'absence, mais plutôt somnolé, avec par moments la désagréable impression de voguer entre deux mondes, et de ne pas rêver mais plutôt de parler aux ombres proches, virevoltant au gré des paysages traversés. Elle fit un effort pour sortir de sa torpeur et dégourdir ses membres ankylosés après un voyage de quatre heures, assise en face d'un vieux monsieur à l'allure distinguée, mais qui faisait semblant de lire, tout en dévisageant Justine à la moindre occasion, avec une étincelle malicieuse dans un regard bleu acier. Elle se mit enfin debout à l'arrêt du train, prit sa petite valise bleu marine à rayures rouges, et sortit du compartiment en adressant à son compagnon de voyage un discret — au revoir monsieur—, qui fit légèrement pencher la tête à son destinataire, en même temps qu'il lui rendit sa politesse.

La chaleur étonnante pour ce début de mois de juin la fit suffoquer sur le quai, et c'est d'un pas assuré qu'elle gagna l'endroit réservé au stationnement des taxis. Un chauffeur à l'air taciturne attendait le client dans l'un d'eux, la fenêtre conducteur grande ouverte. Elle lui demanda s'il pouvait la conduire à une quinzaine de kilomètres de la ville, dans un petit hameau berrichon en bordure de Loire. Elle lui donna l'adresse où il devrait s'arrêter et se renseigna quant au coût du trajet.

« — Ça fera vingt-cinq euros ma petite dame ».

Déjà, Justine commençait à élaborer de savants calculs dans sa tête alors qu'elle n'avait pas une montagne d'or devant elle, ses quelques économies devant servir à honorer les frais nécessaires à sa subsistance ; sans compter les dépenses liées à son nouvel emménagement, qu'elle devrait gérer seule depuis son divorce d'avec Mathieu. Qu'il était loin le temps où ils s'aimaient comme de jeunes tourtereaux, tout à leur bonheur et aux joies du partage, les heures heureuses comme les moments de moins bonne fortune, les temps d'ivresse comme les temps d'ennui. Après vingt-six ans de vie commune, le beau Mathieu n'avait pas trouvé mieux que de tomber follement amoureux d'une jeunette qui assurait le secrétariat de la Concession Mercedes où il confiait l'entretien

régulier de son 4X4 noir, qu'il chérissait comme la prune de ses yeux. Et voilà qu'après tant d'années de mariage et de labeur en commun, il lui avait dit un dimanche matin de janvier, juste après le petit déjeuner servi dans la véranda joliment fleurie en toutes saisons :

« — Tu sais Justine, je ne peux plus garder ça pour moi, ça me fait trop mal. Je sais que je vais te faire beaucoup de peine, mais j'ai rencontré quelqu'un il y a plusieurs mois maintenant, et nous allons bientôt avoir un enfant. Il faut que l'on divorce ».

Après tout ce qu'elle avait enduré dans sa vie de jeune fille et de femme, elle ne put que rester muette de stupeur à cette annonce. Bien sûr, elle avait senti son époux plus distant ces derniers mois, mais elle mettait ça sur le compte de l'âge. À cinquante-huit ans, Mathieu avait dû faire récemment le deuil de ses parents à six mois d'intervalle l'un de l'autre. Il s'était occupé de la succession, des formalités administratives, de la vente de leur pavillon et de celle de leur véhicule. Justine se disait qu'il passait tout simplement un mauvais cap et que sa joie de vivre et sa tendresse envers elle reviendraient bientôt. Après cette annonce subite, ses beaux yeux gris vert se noyèrent dans l'instant, mais elle n'avança aucune parole, aucun reproche à l'égard de son mari, le seul être en qui elle pouvait compter aujourd'hui. Mathieu s'était levé, lui avait entouré les épaules d'un geste affectueux mais résigné, et s'était dirigé vers la salle de bains.

« — Madame, on est arrivé. »

Justine sursauta. Elle émergea de ses pensées et se rendit compte que le taxi était stationné juste à l'endroit qu'elle avait indiqué au chauffeur, devant l'entrée principale du pépiniériste, à environ cent mètres de la maison que l'on nommait depuis toujours —La Malmenée—. Elle sortit de son sac à main son petit porte-monnaie en cuir et lui tendit les vingt-cinq euros dus. Le chauffeur de taxi descendit de son véhicule, lui ouvrit la portière arrière et lui remit sa petite valise bleu marine à rayures, puis repartit sur le champ. En ce milieu d'après-midi, la chaleur était à son paroxysme et sa petite robe à bretelles de cotonnade rose lui collait à la peau. Il ne lui restait plus que quelques centaines de mètres à parcourir à pied, mais elle voulait maintenant avancer lentement, pas à pas, afin de se remémorer ses jeunes années, et tous les anciens qui avaient occupé ces lieux ici, bien avant son départ. Elle longea les hauts murs d'enceinte en pierres calcaires dont le sommet était recouvert de mousse, qui clôturaient les deux propriétés de part et d'autre de la route goudronnée, en prenant bien soin de se

tenir le plus près possible du mur de droite qu'elle longeait, car elle savait que si deux véhicules arrivaient chacun en sens inverse, un piéton n'avait pratiquement plus de place pour évoluer et devait se coller au mur. Combien de fois, petite, avait-elle fait ce chemin pour se rendre à l'école primaire du village portuaire qui longeait le canal latéral à la Loire, et sur lequel en d'autres temps les mariniers amarraient leurs péniches pleines de blé, de ciment, de sable, et d'autres denrées de toutes sortes ? Combien de fois, plus grande, avait-elle fait ce chemin, été comme hiver, pour attendre le car en pleine nuit le matin et puis revenir en pleine nuit le soir, quand elle suivait ses cours au collège puis au lycée, situés à une vingtaine de kilomètres de la maison maternelle ?

Enfin, elle amorça le virage et prit la petite route du Pont de Pierre, à droite, et son cœur fut d'un coup plus serein. Ici, elle ne craignait plus les automobilistes peu aguerris. Elle passa devant la belle maison bourgeoise de Marie-Rose, qui annonçait le début des habitations, laissant à sa gauche un bras de Loire quasiment asséché à cette époque, bordé des hauts saules pleureurs qui abritaient la faune et la flore soigneusement cachées, pour continuer à y déambuler paisiblement. Puis ce fut au tour de quelques habitations vétustes, avant d'arriver à hauteur du Château, auquel succédait l'Auberge facilement reconnaissable avec ses deux tours carrées à chaque extrémité et son corps de logis au milieu. L'endroit, quoique très rustique, était plaisant à regarder, mais à cette heure-ci Romain devait être occupé à faire sa comptabilité d'aubergiste. On avait toujours dit à Justine que cette auberge avait été construite par les templiers, ce qui la plongeait quand elle était petite dans un monde étrange fait de légendes et de mystères auxquels elle s'abandonnait volontiers.

Elle passa ensuite devant la maison qui l'avait vue grandir, mais elle n'y avait pas que de bons souvenirs. Elle hâta le pas afin de la dépasser rapidement, et après avoir franchi encore une centaine de mètres, elle se retrouva sur le chemin menant à la maison qui l'attendait calmement, en contrebas, lovée entre le canal et un bras de Loire, en bordure d'un petit ruisseau que l'on devinait plus qu'on ne le voyait vraiment, grâce au chant de l'eau sur les pierres.

Ça y est, elle était arrivée à la Frissonnière. Mais pourquoi était-elle revenue dans un hameau perdu au fin fond du Berry, à cinquante-trois ans, seule, avec pour tous bagages une petite valise bleu marine à rayures et quelques économies ? Elle chassa vite cette question et admira le paysage qui se dressait devant elle.

Chapitre II

LA RENAISSANCE

Seize heures venaient de sonner lorsque Justine consulta sa montre-bracelet en plaqué or. Le métal commençait à montrer des signes d'usure par endroits, malgré une monture délicatement ciselée. Petit bijou, souvenir d'un autre temps. Elle l'avait acheté pour une autre femme, il y a bien longtemps, lui en avait fait cadeau un soir de Noël. Compte tenu des circonstances de la vie qui font que certains restent alors que d'autres s'en vont vers un nouveau monde, elle avait décidé de la porter elle-même, quelques années après, afin de préserver le lien qui les unissait toutes les deux depuis toujours. Justine sortit le trousseau de clés que lui avait remis le notaire au moment de la signature de l'acte. Il fallait maintenant qu'elle trouve laquelle de ces clés ouvrirait la porte de l'entrée principale.

La petite longère faisait partie d'un minuscule hameau, à l'écart du hameau principal, composé de trois bâtiments d'habitation seulement et de quelques remises. Sa maison était la moins jolie, la plus vétuste, mais également celle qui était la plus éloignée de la civilisation. Elle embrassa l'ensemble du regard. La première maison en pierres datant des années 1850 avait été soigneusement restaurée par des parisiens en mal de campagne. Le terrain, légèrement pentu, était entretenu avec soin. Les clôtures avaient récemment été repeintes en blanc. La seconde maison était accolée à la sienne. On pouvait lire sur le pignon du mur une plaque commémorative en l'honneur de ses précédents occupants, désormais décédés, anciens résistants, reconnus et plébiscités par leurs pairs. Justine se remémora ces gens simples que ses grands-parents côtoyaient lorsqu'elle était enfant. Elle se revoyait sous les pruniers de leur jardin, fin août, ramasser les beaux fruits jaunes gorgés de soleil, qui seraient transformés en confitures et conserves par les femmes de la famille.

Puis ses yeux s'arrêtèrent sur la maison elle-même. Les persiennes en métal et la porte en bois avaient été peintes il y a longtemps dans les tons rouge-brun. La peinture s'écaillait sur de grandes surfaces. Le toit, recouvert de petites tuiles de pays, était fort moussu et les zingueries très fatiguées. Un vieux linge grisâtre pendait encore sur le fil, dans la courette située sur le côté, mais si l'on faisait abstraction de cet état de dégradation, on pouvait admirer, derrière la maison, un